

Un petit pain chaud

Isabelle Plante

Numéro 56, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6466ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, I. (2000). Un petit pain chaud. *Brèves littéraires*, (56), 79–84.

ISABELLE PLANTE

Un petit pain chaud

Un coup de poignard. Un poignard-surprise qui te lacère le dos et te fait agrandir involontairement les yeux. Pendant quelques secondes flottantes, un intermède de douleur lancinante irradie dans tes reins meurtris d'avoir porté ce bébé pendant trente-neuf semaines. Ton cœur trop lourd augmente sa cadence. La contraction s'éloigne enfin mettant un terme provisoire au premier véritable assaut. Tu sais que cette marée haute qui se retire lentement t'oubliera pour quelques minutes, puis te submergera à plusieurs reprises au cours des prochaines heures, différente à chaque fois par sa durée et son intensité accrues, chaque vague t'abandonnant plus pantelante que la précédente. Un crescendo inéluctable t'attend.

Tu n'oses pas remuer dans ce lit familial où tu te reposais depuis une heure à peine. Tu ne profiteras pas de ce répit tant mérité avant d'entreprendre ton tumultueux périple vers cette seconde maternité. *Mon Dieu, faites que ce bébé se présente normalement !* Parviendrais-tu à supporter une deuxième fois l'intolérable déchirure de ton corps ? Un souvenir impérissable t'habite. Jamais tu n'oublieras ce trou noir où tu t'étais sentie aspirée, seule, si seule, devant le regard impuissant et l'absence de soutien de ceux qui font profession d'assister les parturientes.

Engloutie par la puissante tempête qui ravageait tes viscères incandescents, tu te revois, accrochée désespérément au regard et aux mains du père de ton enfant à naître. Étrangement, tu te rappelles avoir émergé de ce gouffre au moment précis où tu croyais périr. Tu choisis alors de laisser ton instinct te guider sur cette mer déchaînée. À l'encontre des usages, tu t'accroupis sur un siège sans fond pour accoucher dignement, telle une reine des siècles passés. Tout ce que tu souhaitais alors tenait à deux choses : accomplir cet acte héroïque et qu'on te laisse ensuite mourir en paix. Seul ton premier vœu se réalisa.

Tu ne supportes plus l'immobilité ; te voilà sur les deux pieds que tu ne peux plus apercevoir depuis longtemps. Légèrement étourdie par le brusque changement de position, tu clignes vivement des yeux en cherchant à tâtons un appui qui t'échappe. Une deuxième vague de contractions déjà plus intenses te laboure sans pitié la région lombaire. *Pas de panique. Balance-toi ; tu es le vent qui agite doucement les feuilles. Tu es le friselis des moutons que la mer dépose tendrement sur la berge.* Qu'il est difficile d'accepter cette souffrance porteuse de vie ! *À la claire fontaine, m'en allant promener. J'ai trouvé l'eau si belle que je m'y suis baignée. Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai...* Les mots de la chanson si souvent murmurés sortent en tremblant de ta gorge brûlante. Ils résonnent dans la maison vide et te renvoient l'écho d'une voix que tu ne reconnais pas. Est-ce bien toi, cette immense péninsule qui avance péniblement dans la brume ? T'appartient-il ce cœur qui martèle férocement contre ta poitrine oppressée ? *Un peu de courage ! Pense à*

ton exploit, ton triomphe, lorsque ton premier bébé a atterri sur tes cuisses tremblantes : fripé, gluant, la tête oblongue et la bouche clamant son mécontentement, minuscule être humain en puissance qui justifiait tout. Cette source de joyeux tourment signalait ta totale et complète délivrance, ta reddition inconditionnelle.

Ton esprit tourne à toute vapeur. *Marche, ma belle. Respire à fond. Laisse ton bébé descendre. Appelle la sage-femme.* Tu t'encourages en te répétant que cette fois-ci, nul doute, tu es prête. Tout sera différent et, tu le sens déjà, tout sera mieux. Malgré cette bouffée de confiance, ton Censeur te chuchote les horreurs qu'Il gardait en réserve, attendant le moment propice pour faire ses ravages :

- Et si le bébé s'étouffait avec le cordon ombilical ? Il pourrait aussi resté coincé ; tu aurais l'air de quoi à ton arrivée à l'hôpital où le résident de garde t'accueillerait avec son air condescendant de vous-voyez-bien-que-le-meilleur-endroit-pour-accoucher-c'est-l'hôpital-ma-p'tite-dame. As-tu oublié qu'on est en plein hiver ? Si tu ne peux pas te rendre à la maison des naissances, tu feras quoi ? Tu te creuseras un trou dans la neige pour accoucher comme une louve ?

— Assez !

Le mot claque comme une gifle. Tu réponds à ton Censeur à voix haute :

— Va te faire foutre ! Je sais ce que je fais. Aucun

scénario apocalyptique ne se réalisera cette nuit.

Tu jettes ton Censeur dehors. Tu lui fermes la porte au nez et verrouilles à double tour.

L'enveloppante chaleur de l'eau de la douche caresse maintenant ton ventre distendu. Ton nombril écartelé et rebondi semble se détendre sous la bienheureuse cascade. L'eau inonde ton corps qui se laisse envahir par une douce langueur. Même ce bébé inconnu et si familier à la fois s'apaise en toi. Tu savoures chaque seconde de ce prélude à la prochaine étape de ton marathon. *Une autre, déjà !* Une contraction particulièrement forte te jette sur les mains et les genoux. L'eau continue de déverser sa douce pluie sur ton corps embrasé qui tangué légèrement en accompagnant ta voix qui se fait murmure indistinct. La pause-douche terminée, tu contemples pour une dernière fois, fascinée, ton ventre, cette lune éphémère dont la voluptueuse rondeur invite les yeux et les mains. Ton regard s'attache à l'image que le miroir te renvoie : le reflet d'une étrange beauté, celle d'une femme que tu ne reverras plus. Tu comprends soudain que la naissance de ton enfant s'accompagnera d'une autre venue au monde : la tienne.

Cherchant à te donner un peu de courage, tu pénètres silencieusement dans la chambre bleue de ton petit homme endormi. Son souffle paisible et régulier t'offre le rythme que tu recherchais tant. Rassurée, tu humes ton fils et ressens de nouveau, merveilleusement intactes, cette joie, cette fierté qui t'avaient envahie le jour de sa naissance. Tu chuchotes :

« Maman reviendra bientôt, mon poussin. »

Le trajet vers la maison des naissances t'arrache tes premiers cris. Les mains pressant le pare-brise de la voiture, à demi suspendue entre ciel et terre pour éviter le cruel impact des multiples nids-de-poule peuplant la chaussée glacée, tu pestes contre les cahots de la route. Ton conjoint accepte sans un mot le torrent de récriminations que tu déverses entre deux contractions, le souffle court et la voix rauque. Tu te jures de déposer mille plaintes à la ville et de déménager en Floride l'hiver prochain. Dans ta fureur, tu oublies même où tu vas et pourquoi. La réalité te rejoint au stationnement de la maison des naissances où tu saisis ton conjoint à bras-le-corps, l'entraînant brusquement vers le sol en une posture de poussée. Les phares de l'automobile de la sage-femme vous aveuglent. *Il était temps.*

Après plusieurs arrêts dictés par un déferlement de violentes contractions, tu parviens enfin à la chambre des naissances. Ton chemin de croix s'arrête dans le bain tourbillon. Le reflux des puissantes contractions utérines s'intensifie et t'emporte loin, de plus en plus loin, dans une bulle solitaire, pour te ramener quelques minutes plus tard. Comme dans un rêve, tu t'entends geindre en soufflant le surplus d'air de tes poumons dilatés, prêts de l'éclatement. Tu sens soudain un fluide chaud s'échapper de ton corps en fusion. Ta voix se transforme en un gémissement incontrôlable : « Mes eaux ont crevé. Ce sera infernal ! Aidez-moi ! »

Tu te vois, irréaliste, te diriger en t'appuyant sur ton conjoint et sur la sage-femme vers le lit où les moelleux coussins accueillent ton visage ruisseau et retiennent tes grognements de poussées. *Je dois avoir l'air d'une grosse autruche qui s'enfouit la tête dans le sable !* Cet éléphant assis sur ton dos, cet étau qui se resserre, tu veux le faire éclater en même temps que tes entrailles et le voir éclabousser toute la pièce. Tant pis pour les murs. *Laisse ton bébé sortir. Il naîtra. Rien d'autre n'arrivera.* Tu te remémoires les paroles réconfortantes de ta mère. Elles résonnent dans tout ton corps comme une incantation et te rendent réceptive aux messages guidés de la sage-femme et aux encouragements de ton conjoint. Ta main glisse sur la couronne de cheveux mouillés enveloppant la tête à moitié émergée de ce nouvel être, ni fœtus ni bébé. *Viens, mon beau bébé.*

Quatre heures quatorze : la pression de l'éléphant atteint son paroxysme ; quatre heures quinze : elle disparaît d'un seul coup. Le mot délivrance prend ici tout son sens : un soulagement physique immédiat et absolu, suivi d'une joie fulgurante qui parcourt tes veines. Tes peurs et tes doutes enfin transcendés ont donné naissance à cette courageuse petite fille aux yeux déjà grand ouverts sur le monde. Comme un animal, tu l' observes ; tu la respirez pendant quelques secondes où l'unique bruit nocturne provient de ce bébé qui miaule doucement. Puis, l'ayant reconnue, tu l'effleures et, dans un élan millénaire, tu la presses contre ton corps apaisé. La sage-femme avait raison. C'est comme un petit pain chaud qui sort du four.